

TOLERANCE OU CONSENSUS MOU?¹

Paul WELLS

- I Une distinction biblique.....
- II Le glissement.....
- III Le nouveau consensus.....
- IV La tolérance du peuple de Dieu...
- V La tolérance et la justification par la foi....
- VI Et aujourd'hui?.....
- Conclusion.....

Les chrétiens ont toujours eu de la peine à tempérer leurs convictions, doctrinales ou éthiques. Que peut-on ou doit-on tolérer? Où l'acceptable prend-il fin? Quand faut-il marquer que trop c'est trop, en paroles ou en actes? Ces questions sont particulièrement délicates aujourd'hui, où l'on jouit, en apparence du moins, d'une liberté quasi sans bornes.

C'est ainsi que nous tolérons les affiches "porno", le minitel rose, la nudité à la télévision, l'avortement, les agressions dans les lieux publics sans opposition de personne, la raillerie de la foi chrétienne etc. Nous tolérons moins, en théorie, la torture, la guerre injuste, le racisme, l'apartheid, l'atteinte aux libertés et la pollution du milieu de vie.

Dans les Eglises, nous tolérons de plus en plus ceux qui ne pensent pas comme nous, même sur des points fondamentaux de la foi, comme la résurrection corporelle de Jésus ou sa divinité, pour lesquels des gens ont accepté le martyr dans le passé. Nous tolérons que les couples de cohabitants ou des membres du parti communiste prennent part à la Cène mais, dans bien des cas, nous exclurons un membre du Front National.

Dans le domaine religieux, en général, nous tolérons l'islam, le bouddhisme ou l'hindouisme et nous respectons le pluralisme religieux, mais nous n'acceptons pas l'islam radical, les témoins de Jéhovah, les intégristes catholiques ou les fondamentalistes américains.

¹ Publié in *Christianisme et tolérance*, avec Daniel Bergèse, brochure, Aix-en-Provence, Ed. Kerygma, 1992. Notes en fin d'article

Pourquoi? Comment adopte-t-on des attitudes si diverses?

I - UNE DISTINCTION BIBLIQUE

Dans la Bible, il n'y a aucune tension entre la raison et la foi, le temporel et l'éternel, le public et le privé, la science et la religion, le passager et l'absolu. Ces oppositions sont essentiellement modernes et correspondent à la dualité scolastique de la grâce opposée à la nature.(1)

Dans le Nouveau Testament, il y a opposition entre la *foi* et la *vue*. Les choses que l'on *croit* sont éternelles, les choses que l'on *voit* sont passagères. Les saints de l'Ancien Testament, selon Hébreux 11, ont agi par la foi et non en fonction de ce qu'ils ont pu voir. Mais la foi en une promesse, pas encore réalisée concrètement, projetée vers l'avenir, comporte une dynamique qui s'exerce dans le monde visible : elle suscite une façon d'être qui correspond à une conception du temps présent radicalement autre. Toutes les relations humaines s'en trouvent modifiées, qu'elles soient nationales, sociales, sexuelles, familiales, politiques ou inter-personnelles. La foi intervient dans une réalité ancienne, le monde du péché, selon un principe nouveau : celui de la promesse enracinée dans l'alliance éternelle de rédemption accomplie par Christ. Tous les aspects de la vie sont éclairés par la foi, y compris les rapports entre les membres de l'Eglise et entre ceux-ci et les personnes extérieures.

Dans cette perspective, le Nouveau Testament établit cependant, une distinction entre la tolérance que les membres de l'Eglise ont à observer envers ceux du dehors, ou entre eux.(2) L'enseignement biblique est aux antipodes de notre pratique courante et préconise : conviction et non-acceptation du péché dans la communauté chrétienne : reconnaissance de ce qui est différent, tolérance des conditions communément admises dans la société. Là où l'on cherche à garder les vérités de la foi, la tolérance de l'erreur ou des attitudes qui en découlent n'est pas de mise ; là où il s'agit du style de vie de ce monde passager on accepte et on tolère même le mal qui y est présent. C'est ce que recommande l'apôtre en Romains 12 :17 et 19 : "Ne rendez à personne le mal pour le mal... laissez agir la colère (de Dieu)".

II - LE GLISSEMENT

Le mot "tolérance" a une tonalité négative. Tolérer quelque chose, c'est marquer que celle-ci n'est pas interdite ; mais c'est aussi manifester une

désapprobation ou une distance, une réserve ou une restriction vis-à-vis d'une attitude ou d'un style de vie inhabituel.

Dans la société occidentale où le christianisme n'est plus dominant, les Eglises ont dû apprendre qu'elles sont tolérées à condition que les convictions de leurs membres ne les poussent pas à avoir des comportements sociaux de nature à porter atteinte à la liberté d'autrui. Quant aux chrétiens, ils ont appris à tolérer la multiplicité des idées et des attitudes propres à une société laïque et pluraliste. Le christianisme a une position marginale et non-directive par rapport à la société globale et découvre que ses convictions sont souvent en porte-à-faux. Il lui faut donc s'exercer à la tolérance dont, malheureusement, ses représentants n'ont pas toujours fait preuve en d'autres circonstances. Les chrétiens se sont adaptés et ont même su apporter une contribution positive à la société laïque, comme Jean Baubérot l'a montré récemment à propos des protestants en France.(3)

Cependant, aujourd'hui, les chrétiens sont *au delà* de la tolérance apprise. Leur situation est inédite : ils ne semblent plus savoir comment leur foi éclaire leurs comportements. Sans en être toujours conscients ils parlent et agissent comme si leurs convictions n'avaient qu'une valeur relative. L'opinion suivante déjà formulée en 1973, période depuis laquelle bien du chemin a été parcouru, vaut la peine d'être rappelée :

"Convenablement comprise, la tolérance ne conduit pas au relativisme... Les chrétiens de ce temps sont malades de relativisme et de tolérance mal entendue. Ils se taisent et ne savent plus que dire par peur qu'on ne les suspecte d'Inquisition. Ils n'osent plus protester de leur foi, car ils tremblent de proposer des réponses quand le goût du jour veut seulement que l'on se pose des questions."(4)

L'idée de la tolérance, dans son acception classique, est largement débordée : nous sommes entrés dans "l'ère du vide" où tout est acceptable.

Nombre de chrétiens sont incapables de formuler leur foi et d'en imaginer les implications concrètes. L'enseignement biblique est-il le fondement sur lequel se construisent pensée, vie et action? Cela est-il souhaitable? Toutes les théologies ne sont-elles pas légitimes et toutes - mêmes les plus opposées - ne reviennent-elles pas au même?

Le résultat de cette confusion doctrinale se fait sentir au niveau éthique sans susciter de réelles réactions dans bien des milieux chrétiens. La réincarnation, l'euthanasie et l'avortement, les mariages homosexuels, les idées du nouvel âge, la prière avec des non-chrétiens etc., sont autant de réalités que ne font

plus froncer les sourcils et ne retiennent plus guère l'attention. Comme dit la chanson : "Anything goes"!

Comment comprendre cette nouvelle situation et y faire face?

III - LE NOUVEAU CONSENSUS

A son point de départ, il y a un long développement philosophique : le phénomène religieux est une approche de la vérité, adaptée à la faillibilité de la personne humaine; il ne permet pas de connaître la Vérité, qui est inexprimable. La Vérité dépasse l'homme tout en se dévoilant à lui de façon fragmentaire. Aussi la tolérance est-elle normale, puisque l'erreur - si elle n'a pas le droit ultimement d'exister à côté de la Vérité - est présente comme la vérité en chaque être. En acceptant cela, on est conduit à tolérer les convictions d'autrui, quelles qu'elles soient, et à reconnaître leur personnalité.(5) C'est ainsi que Laurent Gagnebin peut dire, par exemple, que le contraire de la vérité n'est pas l'erreur mais "la violence, ou plus précisément, le fait d'imposer la vérité".(6)

Bien des chrétiens se mettent de nouveau - attitude fort ancienne - à douter de la spécificité de leur foi. S'il existe *du bien* partout, dans toutes les croyances et, malgré l'histoire récente, même dans le communisme, le christianisme et son salut ne constituent pas une vérité exclusive des autres. C'est pourquoi de nombreux chrétiens sont désormais implicitement universalistes et estiment, par sentimentalité, que tous les hommes, d'une manière ou d'une autre, seront sauvés.

On n'aime guère se distinguer des autres pour motif de conscience : articles de foi ou choix de vie. Insensiblement on en est venu à considérer que la religion est une affaire privée et un consensus s'est instauré à cet égard, tandis que l'idée d'intolérance s'est estompée. Il faut voir les choses de façon constructive. Le christianisme participe au grand tout mondial, et favorise le développement de l'humanité en apportant une contribution positive!

Curieusement, dans le domaine public, il en va différemment. Il est le lieu des grands conflits, des anathèmes et des divisions! Au 20e siècle, si les Eglises n'ont pratiqué ni l'inquisition, ni le meurtre collectif, les idéologies nationales, raciales et politiques ont, en revanche, bien pris le relais et fait pire. Quels ont été et sont les grands sujets de débats et de divisions dans nos sociétés pluralistes? La politique politicienne, le libéralisme, le marxisme,

l'écologie, la science, le progrès, la technique, l'éducation, le tiers-mondisme, le racisme, le terrorisme, le sexisme et tous les autres "-ismes" imaginables. Bref, des sujets non-religieux et "neutres"!

Autrement dit, la société moderne, y compris souvent les Eglises, tout en prônant une tolérance tous azimuts par la neutralité religieuse, est devenu politiquement et socialement intolérante. Elle a l'apparence de la tolérance à tous égards et elle suscite, cependant, des formes insoupçonnées jusque-là d'intolérance. Pourquoi? Parce que les idéologies modernes, même "douces", assument de nos jours une fonction religieuse, apanage auparavant de la foi chrétienne.

Jean Baubérot l'affirme en se plaçant sur le terrain sociologique :

"...quand l'Etat n'est plus seulement pluraliste, mais qu'il devient un Etat laïque, il renonce lui-même non seulement à cautionner un dieu, mais à en cautionner plusieurs... la seule valeur que l'Etat laïque va reconnaître, c'est la liberté religieuse... En faisant cela il impose plus ou moins la laïcité comme croyance sociale."(7)

Et Jean Ansaldi fait une analyse comparable d'un point de vue psychanalytique et biblique, en parlant de "l'impossible neutralité théologique" de l'homme :

"...dès que le Dieu de Jésus-Christ s'absente de la culture les majuscules se mettent à fleurir à qui mieux mieux : Homme, Patrie, Raison, Science, Parti, Progrès, Race... tout athéisme se donne comme une idolâtrie qui refoule le nom de ses dieux..."(8)

On ne supprime pas le besoin religieux, on peut seulement essayer de changer la manière de le satisfaire, comme le fait notre siècle en remplaçant les valeurs invisibles par des valeurs visibles. Reste alors le problème que posent les récalcitrants aux convictions fortes et aux valeurs différentes de celles de la société globale. Comment "tolérer" ceux qui affichent leurs spécificités ou leurs désaccords face aux valeurs laïques et républicaines de la société française : les intégristes islamiques qui veulent porter le foulard au collège, les séparatistes corses qui font exploser des bombes, les racistes qui veulent exclure les étrangers, les révisionnistes historiques qui veulent nier l'holocauste, etc.?

Si tout ceci est exact, comme il le semble, que faut-il en penser en tant que *chrétiens* ? Relativiser, privatier ou banaliser ce qui est éternel et ultime, tandis que le temporel, le monde "ici et maintenant" est le théâtre d'affrontements forts, c'est le monde à l'envers. En effet, l'ici-bas inspire des

passions, et l'au-delà éternel laisse indifférent. Les questions primordiales pour le temps de notre vie, parce que touchant à notre sort éternel, sont mises en sommeil, et ce qui est passager et temporaire, est majoré et monté en épingle dans des débats contradictoires et intolérants. En revanche, les questions de "foi", ou relatives aux doctrines religieuses, ne suscitent aucune violence verbale!

Quelle perception a-t-on de cette évolution dans les Eglises? Difficile à apprécier. Cependant, on observe à la fois un manque d'intérêt assez général pour les débats théologiques ou l'acquisition de connaissances bibliques, et une attention souvent vive accordée à la défense des droits de l'homme, aux animaux, au tiers-monde, au combat écologique ou même aux finances lors d'un synode! Il semble que les chrétiens, sans en être bien conscients, subissent l'influence ambiante et soient enclins à penser que les prises de position des Eglises sur les grands problèmes du temps présent - la défense de la dignité humaine, la lutte contre les exclusions et contre le racisme, etc. - revêtent une importance première. Ces problèmes sont importants assurément et justifieraient d'être d'abord étudiés bibliquement. Or, précisément, c'est ce que l'on ne fait pas, en général. On les aborde de la même façon que la société ambiante et il arrive, bien trop souvent, qu'on aboutisse aux mêmes convictions que celles "du monde". On attend peu du message biblique. Serait-ce pour cette raison que notre foi apparaît "sans odeur, ni saveur" aux gens de l'extérieur? Serait-ce parce qu'elle ne propose pas de perspectives réellement différentes de celles qui font l'objet d'un large consensus social?

En matière de foi, de doctrine chrétienne, en effet, c'est le silence, car on répugne à trop souligner les différences auxquelles on tient et on s'intéresse sur l'opportunité, la nécessité de lutter pour ses propres convictions. Convient-il de se résoudre à tout accepter s'il est exact que la vérité est présente partout? C'est ainsi que le christianisme de notre époque tend à correspondre au fameux dicton de G.K. Chesterton : "la tolérance est la vertu de ceux qui ne croient en rien", avec, aujourd'hui, une variante pour la finale "parce qu'ils croient en tout".

En réalité, comme l'ont dit des théologiens comme J. Moltmann ou K. Rahner, par exemple, nous sommes devenus des chrétiens monothéistes. Ou plutôt des déistes. Il devient délicat, pour ne pas dire plus, d'affirmer que Dieu est le Père du Fils éternel, Jésus-Christ, le *seul* chemin du salut. Il est meilleur ton de penser qu'il y a beaucoup de chemins pour aller à Dieu et

que chaque être humain est appelé à trouver sa propre voie ; d'affirmer que juifs, chrétiens et musulmans ont le même Dieu, et que le "visage de Christ" est présent, caché, dans toutes les religions, que certains souhaiteraient voir s'accorder pour préparer l'unification à-venir de l'humanité.

Les chrétiens en Occident subissent le contre-coup d'un excès de tolérance mal-placée et d'une accentuation réductrice de leur monothéisme. Ils sont en danger... à moins qu'ils ne reviennent à "la Parole et au témoignage", à une foi chrétienne trinitaire qui ne s'accommode d'aucune réduction monothéiste.

IV - LA TOLERANCE DU PEUPLE DE DIEU

Dans une perspective biblique, la tolérance a une visée et des caractéristiques fort différents de ce qu'on observe actuellement. Il convient de distinguer les relations des chrétiens, d'une part entre eux à l'intérieur de l'Eglise et d'autre part, avec ceux du dehors.(9)

1. La tolérance dans l'Eglise

Paul fait-il preuve de tolérance en Galates 1, lorsqu'il évoque "l'autre évangile", en 1 Corinthiens 5 à propos de l'homme adultère, ou envers ceux qui pensent que la résurrection a déjà eu lieu? Assurément non. Il sait bien que la tolérance en ces domaines conduirait, comme cela arrive souvent, à un changement de conviction, alors qu'il faut garder le "bon dépôt" et "combattre le bon combat de la foi". Inutile de développer cela davantage : une lecture, même sommaire, du Nouveau Testament - voir les lettres aux sept Eglises de l'Apocalypse! - montre que le christianisme primitif était... intolérant, carrément, en ce qui concerne l'erreur. Cela devrait-il nous étonner?.

Dans la communauté du peuple de Dieu, les "autres" vérités ne sont pas tolérables :

"Tous les dieux des peuples sont de faux dieux ;
Mais l'Eternel a fait les cieux." (Ps 96:5)

Le principe de survie du peuple de Dieu est celui de... la ségrégation (en dépit de la connotation négative de ce mot, de nos jours) qui, dans le Nouveau Testament, n'est plus géographique mais théologique, spirituelle et morale. Cette ségrégation implique une purification, une mise-à-part pour le service de Dieu. La séparation est donc un aspect de la vie chrétienne à l'image de celui qui, comme Chef de la nouvelle humanité, a été "séparé des pécheurs".(10) Sans une distinction nette entre le bien et le mal, dans la doctrine comme dans la vie, aucune obéissance réelle à Dieu n'est possible.

En tant que chrétiens, nous opérons de telles distinctions, tous les jours, dans les détails pratiques de la vie et dans nos propres pensées. La communauté chrétienne est également appelée, pour servir Dieu "en Esprit et en vérité", à faire de même et à rejeter certaines erreurs. Dans l'Eglise, le pluralisme sans limites est, un principe contre-nature qui ne peut conduire qu'au nivellement par le bas des convictions communes(11) La formulation objective de la vérité y est capitale. C'est dire que l'indifférence doctrinale est inimaginable chez les chrétiens.

2. La tolérance vis-à-vis les non-chrétiens

Le Nouveau Testament fait preuve de tolérance à l'égard des personnes extérieures à l'Eglise et remarque seulement qu'elles se trompent dans leurs pensées et dans leurs comportements. Il reconnaît que, même sans la lumière de l'Evangile, les non-croyants peuvent accomplir la volonté de Dieu, car "l'oeuvre de la loi est écrite dans leurs coeurs".(12) Salomon accueille, dans ses proverbes, la sagesse des nations et Paul cite positivement des poètes grecs dans le discours qu'il prononce à Athènes.(13) En résumé, dans l'Ecriture, le peuple de Dieu est appelé à tolérer les erreurs d'autrui, même s'il doit les dénoncer, et à reconnaître ce qui est juste et bon en dehors de ses frontières.

En Romains 13, Paul exhorte les chrétiens à se soumettre à l'empereur païen : en l'occurrence, probablement, Néron dans sa période réformatrice. Même l'esclavage n'est pas condamné de façon directe. Pourquoi? Parce que de telles situations sont temporaires et seront, tôt ou tard, soumises au jugement du Dieu de Daniel, le Dieu qui renverse les empires. Apocalypse 12, qui est rédigé dans un contexte tout différent de celui de Romains 13, décrit le caractère inévitable de ce jugement.

Le Nouveau Testament fait preuve d'une réelle tolérance vis-à-vis de la société globale, et invite, dans la mesure où la foi n'a pas à en souffrir, au respect de l'ordre établi et du pouvoir païen qui, même si ses conceptions religieuses sont erronées, vaut mieux que l'anarchie.

Ces recommandations à faire preuve de tolérance ont-elles un fondement théologique? La réponse est "oui". Trois aspects de l'enseignement biblique invitent les chrétiens non seulement à pratiquer la tolérance, mais à accorder la liberté de pensée aux autres.

Le premier aspect est d'ordre général. L'homme est fait à l'image de Dieu, il est une création divine et cette image demeure bien après qu'elle ait été déformée, par la désobéissance de l'homme. Cette doctrine implique le respect de l'intégrité d'autrui et de sa liberté, même s'il est dans l'erreur. De plus, la conscience de l'homme, ayant été créée libre pour servir Dieu dans l'amour et la communion avec Lui, a besoin de ces conditions pour s'exprimer. Un être humain ne doit faire l'objet d'aucune contrainte mentale ou physique.

Le deuxième aspect est sotériologique et concerne le renouveau de la conscience de l'homme. Romains 8:29,30 affirme que l'oeuvre du salut se présente comme les anneaux d'une chaîne dont le point de départ est l'amour éternel de Dieu en Christ et le point d'arrivée la glorification future. Les anneaux intermédiaires sont l'élection, l'appel et la justification. Le salut est l'oeuvre de Dieu : "c'est Dieu qui justifie". Son instrument en est le Saint-Esprit. Le salut vient de Dieu et il est accompli par la grâce de Dieu. La foi qui sauve est spirituelle ; elle n'est ni un acte ni un mérite humain. Tout ceci, qui a été largement développé au moment de la Réforme, ne peut qu'encourager, chez les chrétiens, une attitude non seulement de tolérance, mais de sollicitude et de compassion pour ceux qui ne croient pas. Impossible d'être intolérant si on a compris que sans la grâce de Dieu, on serait comme n'importe quel autre pécheur.

Le troisième aspect est eschatologique et correspond à une certaine conception du royaume de Dieu. L'avancement de celui-ci ne doit rien aux actions humaines, mais dépend de la volonté divine. Le royaume se manifeste dans notre monde comme une réalité cachée, ambiguë et mystérieuse, et ne s'identifie en aucune façon au progrès historique. Son instrument est la Parole de Dieu. Avant le retour de Christ et l'établissement final de son règne, il ne peut y avoir aucune justice ultime sur la terre, et aucun consensus religieux ne sera réalisé. Pour le chrétien, le contraire de l'intolérance n'est donc pas la tolérance de l'erreur, mais la patience et l'attente.

Même s'il est bien vrai que, psychologiquement, la tolérance n'est pas chose facile surtout lorsque l'enjeu est de taille, le disciple du Christ doit cependant s'y exercer. Roger Williams, un des colons puritains de la Nouvelle Angleterre, a montré, avant Milton, Locke, Bayle ou Voltaire, en se fondant sur l'élection et la liberté de conscience, que toute conversion forcée ne peut être que frauduleuse.(14)

V - LA TOLERANCE ET LA JUSTIFICATION PAR LA FOI

Ces considérations principielles admises, voyons comment le protestantisme les a mises en oeuvre. Pour les Réformateurs, la grâce de Dieu n'est pas sa puissance effectuant *en* l'homme la justification et la sanctification, mais sa puissance à la croix de Christ, qui est la promesse du pardon accordé à l'homme. Ceci explique pourquoi l'institution ecclésiastique a une fonction différente dans le catholicisme romain et dans le protestantisme. Pour le premier, l'Eglise est l'instrument de la grâce de Dieu et se situe au-dessus de l'histoire et de la culture afin de servir Dieu. Elle est comme un lieu, dans l'histoire, où se manifeste la grâce de Dieu et où le monde est jugé. Ceci implique la supériorité de l'Eglise sur la société, celle du croyant sur l'incroyant, ce qui peut favoriser une attitude d'intolérance.(15)

Pour la Réforme, la grâce a surgi dans l'histoire de telle sorte que tous les projets humains sont réduits à néant devant Dieu. La justice de Dieu a été satisfaite par Christ à la croix et est devenue manifeste lors de la résurrection. Cette justice nous précède historiquement. Elle assure son salut futur à celui qui reçoit l'Evangile avec foi. Le salut est une pure grâce ; son seul point d'ancrage dans le présent de l'expérience chrétienne est la foi à qui cette promesse est faite et qui, pour cette raison, est justificante. La foi est la seule réalité qui permette au chrétien de se définir : en attendant la destinée éternelle, il vit dans une situation historique où la finitude, le péché et la relativité dominent. Le chrétien n'est supérieur aux autres ni à cause de la grâce reçue, ni par les oeuvres qui la manifestent ; il est seulement différent à cause de sa foi. Pour un protestant, l'Eglise surgit là où l'Evangile est annoncé et elle est le lieu où Dieu est reconnu. Elle n'est pas cause de sanctification ; elle est une institution sanctifiée passivement par la Parole de Dieu, mais toujours faillible. Une telle conception s'oppose implicitement à l'idée de chrétienté, car elle distingue l'Eglise de l'Etat en les considérant comme deux institutions humaines dotées de vocation spécifique ; l'Eglise n'a nullement pour fonction de diriger le monde.

La conception protestante de la grâce de Dieu et de l'Eglise, invite, de façon pratique, à s'engager sur le chemin de la tolérance vis-à-vis des sociétés où la foi n'est pas reconnue. Pour le dire d'une autre façon, l'Eglise aussi bien que chacun de ses membres est *simul justus et peccator*, à la fois juste et pécheur. L'acte de justice accompli par Christ et reconnu par la foi est le gage de la liberté du chrétien et la certitude de son salut ; il le délivre de tout

pessimisme, scepticisme ou relativisme. Le chrétien ne peut adopter un comportement social cynique et irresponsable, s'il a compris la valeur de la nature humaine et le sens de l'histoire que dévoile la justification acquise à la croix. Il se préoccupe, en tant qu'individu, et dans l'Eglise, d'agir de façon conséquente. Il se sait toujours pécheur et il sait que sa communauté ecclésiale est faillible. Sa nature humaine, avec ses faiblesses, n'est pas différente de celle des autres. Ses oeuvres, même celles que la foi et l'amour suscitent, ne contribuent en rien à son salut. C'est pourquoi il doit se garder individuellement et collectivement de tout fanatisme, de toute absolutisation et de tout perfectionnisme, et se refuser à poursuivre les hérétiques.

Le simul justus et peccator est une formule qui décrit bien la situation du chrétien et détourne celui-ci, à la fois, du triomphalisme qui incite aux persécutions et du scepticisme ou du relativisme historique qui conduisent au désespoir.

Les Réformateurs, au sortir d'une situation de chrétienté monolithique, aussi bien que leurs héritiers, n'ont pas toujours été fidèles à ces perspectives. Pourtant, elles contiennent les germes propices à la croissance d'une attitude tolérante en matière de croyances.

VI - ET AUJOURD'HUI?

Après ce qui vient d'être exposé, il ne saurait être question d'imposer des vérités chrétiennes à la société. La distinction entre ce qui se vit dans l'Eglise et en dehors d'elle est importante. Des notions théologiques - liées à la création, le salut et l'eschatologie - fondent le rejet de toute attitude agressive ou intolérante vis-à-vis des non-chrétiens.

Comment se fait-il que tant d'Eglises protestantes donnent malheureusement, aujourd'hui, l'impression d'avoir oublié le fondement théologique de la tolérance? Comment expliquer qu'elles croient bien faire en épousant les causes et les conceptions "du monde", tout en les recouvrant d'amour chrétien? Sont-elles conscientes de mettre moins d'énergie à proclamer le message biblique qu'à adapter leur manière d'être aux exigences du siècle? Les chrétiens ne sont-ils pas mus davantage, à l'instar de leurs contemporains, par "l'amour des causes" que par "l'amour des âmes", comme si l'agenda de l'Eglise était écrit par le monde?(16)

La complaisance dont les Eglises occidentales ont fait preuve, depuis 50 ans et plus, vis-à-vis du "bloc de l'Est" est impressionnante. Pinochet a soulevé beaucoup d'indignation, mais la grande majorité d'entre elles n'a osé ni prier pour la fin de l'empire totalitaire de l'URSS, ni s'élever avec force contre son système diabolique.

Pour survivre en tant que communautés, les Eglises ont à redécouvrir la vérité de l'Evangile, ses exigences, et à retrouver une saine indignation contre les atteintes de l'intérieur subies par la vérité biblique. On ne naît pas chrétien dans les pays dits chrétiens - qui ne le sont plus, s'ils l'ont jamais été - mais on le devient, comme Christ et l'Ecriture nous l'enseignent clairement. En dehors de cela, il n'y a qu'apparence illusoire de christianisme et le risque de sa disparition d'Occident est grand!

Les Eglises, si elles sont profondément convaincues de la vérité du message biblique, et par conséquent véritablement tolérantes, seront davantage crédibles. Dans la société, elles n'ont pas à "imposer" leurs convictions chrétiennes, mais à oeuvrer avec tous ceux qui, faisant partie de la même création, de la même humanité, ont une conscience du bien et du mal conforme à la loi divine. Un chrétien peut donc agir de concert avec un non-chrétien ; leurs motivations ne seront pas identiques, même si elles peuvent avoir des points communs.

Ainsi pour l'homme moderne, la polygamie est à exclure parce qu'elle porte atteinte à la dignité de la femme ; pour le chrétien, elle l'est aussi en raison du développement de l'histoire de la révélation biblique et à cause des paroles de Christ.

La loi française interdit l'excision pratiquée sur les petites filles parce qu'elle porte atteinte à l'intégrité du corps ; le chrétien y est opposé parce que la jouissance sexuelle est un droit pour la femme autant que pour l'homme. La construction de mosquées est-elle acceptable en France? Un esprit laïque répond "oui" pour la même raison que celle qui fonde l'ouverture d'Eglises catholiques, de temples ou de synagogues. "Oui" dira aussi le chrétien, car aucune parcelle de terre n'est sacrée et que la nouvelle Jérusalem est céleste, non terrestre.

Que penser du racisme qui profite de la peur de l'islamisation, de la présence de nombreux étrangers en France? L'homme moderne dénonce le racisme au nom des principes républicains et de la dignité de la personne, en dehors de

toute question de race ; le chrétien ajoutera que tout homme est création de Dieu et il se rappellera la vision de Pierre : "rien n'est impur", tout appartient à Dieu.(17) Le chrétien sait que la terre a été donnée à tous les hommes et qu'aucun lieu n'appartient définitivement ou de droit à quiconque, pas même la France aux français, comme l'histoire le montre. Si, en France, les chrétiens sont légitimement soucieux de conserver leur héritage, le meilleur frein au développement de l'islam n'est-il pas la présence et le témoignage de chrétiens de plus en plus fidèles et nombreux? Malheureusement, le spectacle moral qu'offrent les pays "chrétiens" d'Occident, à l'heure actuelle, est loin d'être brillant!

Faut-il tolérer l'intolérance dans la société? Non, sans doute! Mais quand y a-t-il intolérance caractérisée?!

CONCLUSION

Les chrétiens connaissent leur vocation - être "le sel de la terre", c'est-à-dire ce qui donne de la saveur et qui préserve de la corruption - et ils savent que l'ivraie ne devant être séparé du bon grain qu'au retour de Christ, ils ont à être aussi patients que leur Maître, à être tolérants pour utiliser le vocabulaire d'aujourd'hui. Ce programme est loin d'être facile à mettre en oeuvre au quotidien, mais Christ, qui met en nous le vouloir et le faire par son Esprit, veut nous guider et nous soutenir.

Notes

1 La grâce et la nature, considérées de façon hiérarchique, situent l'Eglise comme étant autorité au-dessus du monde et soulèvent, dans ce contexte, le problème de la tolérance dans le catholicisme romain. Voir J. Baubérot, *Le protestantisme doit-il mourir?* (Paris : Seuil, 1988), 234s.

2 Les critères d'un comportement chrétien se trouvent en Galates 5 ou 1 Jean, par exemple.

3 J. Baubérot, *Le protestantisme doit-il mourir?* ch.13.

4 P.A. Stucki, *Tolérance et doctrine*, (Lausanne : Age d'homme, 1973), 10.

5 Voir E. Schillebeeckx, "La notion de vérité et la tolérance" en Coll., *La liberté religieuse*, (Paris : Centurion, 1965).

6 L. Gagnebin, "Le contraire de la vérité" dans *Evangelium et Liberté*.

7 J. Baubérot, "Conviction, tolérance et pluralisme" dans le *Bulletin du CPED*, (Avril 1987/320), 151. J.-P. Willaime dit "La 'religion civile' française (serait une) religion laïque sur fond catholique" cité par J. Baubérot, *Le protestantisme doit-il mourir?* 233.

8 J. Ansaldi, "Laïcité sans idéologie?", dans H. Bost. éd., *Genèse et enjeux de la laïcité*, (Genève : Labor et Fides, 1990), 174.

9 Le Coran fait la même distinction entre les normes à appliquer dans la communauté islamique et la tolérance à observer vis-à-vis de ceux de l'extérieur. Voir Le Qur'an 2:209,257 ; 3:19 ; 9:6 ; 10:20 ; 16:37 ; 22 :66s ; 29:45 ; 33:40 ; 42:13s ; Que cette distinction soit commune à la Bible et au Coran devrait donner un terrain d'entente et favoriser la tolérance sociale et publique là où les deux religions ont à cohabiter. Il ne faut pas oublier que certains calvinistes de Hongrie et de Transylvanie, au 16e siècle, ont préféré le joug musulman au le règne des Habsbourg. Voir "Tolerance (Muhammadan)" in *Hastings Dictionary of Religion and Ethics*.

10 Hébreux 7:26.

11 Ceci constitue un refus de l'indifférence en matière de foi, non une intolérance. En matière d'intolérance, le pluralisme théologique moderne a donné de beaux exemples.

12 Romains 2.

13 Actes 17.

14 Roger Williams dans deux traités intitulés *La politique sanglante de la persécution*.

15 Ces perspectives sont longuement développées dans R. Niebuhr, *The nature and destiny of man*, II (Londres : Nisbet, 1943), ch.5-8.

16 Voir J. Barrs et P. Wells, *Quelle justice, quelle paix pour le monde d'aujourd'hui*, (Aix-en-Pce : Editions Kerygma, 1989).

17 Actes 10.